

173

Hospitaliers
Rapport
année 1897



investi, que la gloire de Dieu et le salut des âmes : le second fut pour nous un modèle accompli et un bienfaiteur insigne ; il nous légua cette somme considérable qui devint notre moyen d'existence dans nos plus mauvais jours. L'un fut notre couronne, l'autre fut notre seconde providence : et tous deux, après une vie pleine de dévouement et de vertu, s'estimaient heureux, à l'instant de la mort, d'être nos frères en Jésus-Christ, afin de pouvoir s'endormir plus sûrement entre les bras de la charité.

Riche désormais en membres dévoués, l'Association comprit, que de nouveaux devoirs lui étaient imposés, et elle fonda les colonnes, asiles pieux, où l'Hospitalier réunit les vieillards des paroisses, et pour leur prodiguer les mêmes soins qu'aux malheureux des hôpitaux et des prisons, et, surtout, pour leur faire la double aumône du pain qui nourrit le corps, et de la parole qui est le véritable pain de l'âme.

La vieillesse de notre époque se compose d'hommes qui ont vu disparaître dans les flots impurs du torrent révolutionnaire le peu de notions religieuses et morales qu'ils avaient recueilli sur les genoux maternels, ou bien d'êtres plus malheureux encore qui, enfantés au milieu même de l'anarchie sociale, n'ont jamais reçu leur part de l'héritage de la Foi. Il y avait là une grande iniquité à réparer, et Dieu dans sa miséricorde a choisi les Hospitaliers pour coopérer à cette réparation. Il leur a inspiré la salutaire pensée de travailler au défrichement de ce terrain resté inculte. Aussitôt des conférences religieuses, approuvées par l'Autorité épiscopale, furent établies, et on y attira les vieillards par l'appât divin de l'aumône. C'est ainsi que nous sommes entrés en possession de cette partie du champ du père de famille. Abandonnée, dans son éloignement funeste, jamais elle n'eût porté aucun

fruit si Dieu n'eût dirigé de ce côté nos efforts, parce que jamais elle n'eût senti l'influence de la rosée féconde qui se produit autour de la chaire de vérité.

Enfin, les Hospitaliers couronnèrent leur religieux édifice par une œuvre admirable, celle de ces chrétiens qui ne se font les serviteurs de la science humaine auprès d'un lit d'agonie, que pour y répandre la bonne odeur de Jésus-Christ et y appeler le prêtre qui pardonne; car, fidèles à leur mission, ils ne laissent jamais partir une âme sans la munir de tout ce qui est nécessaire pour aller à Dieu. Il y a des pauvres qui s'effrayent à la pensée de voir chez eux le Sauveur du monde, il y en a même qui ne veulent pas le recevoir, et cependant, si le pauvre savait combien il est riche à l'instant de la mort, s'il savait que, pour gagner le ciel, il n'a qu'à présenter à Jésus-Christ tous ces trésors de misère entassés pendant la vie, oh! alors il aimerait Jésus qui l'a fait si grand; et non seulement c'est avec confiance qu'il irait à lui, mais, avec toute la fierté du martyr, il lui dirait: Mon Dieu, me voilà; je viens régner avec vous: « *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* » Ce que le pauvre ignore, l'Hospitalier le lui apprend; ce que le pauvre craint, l'Hospitalier le lui fait aimer. Il lui montre Jésus pauvre, comme lui, dans la crèche, souffrant, plus que lui, sur la croix, puis élevant la misère et la souffrance dans les splendeurs des cieux, le jour de son ascension glorieuse. Et souvent la grâce, inondant de sa divine influence le moribond étonné, transforme le plus hideux, le plus vil grabat en un trône immortel: « *Et de stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus populi sui.* »

Telle est notre Oeuvre, Monseigneur; il nous reste à l'apprécier par les résultats qu'elle produit, c'est-à-dire par les bienfaits qu'elle répand autour d'elle.



Et d'abord elle est pour l'Hospitalier une source féconde, d'où jaillissent les plus précieuses grâces, les plus douces consolations et les joies les plus ineffables. Dans le sein de l'association, la vertu se conserve, comme la fleur dans la retraite où elle est abritée contre les glaces de l'hiver. Là le cœur se réchauffe au contact des vertus les plus sublimes; la foi se ranime, l'espérance grandit et la charité, qui devient une passion divine, nous fait surabonder de joie au milieu même de ce que la nature offre de plus repoussant. Ah! c'est que l'amour change tout en délices! et l'Hospitalier, qui voit dans le pauvre, Dieu, l'objet de ses plus ardents désirs, aime le pauvre avec passion et le sert avec une sainte volupté.

Les chefs vénérables de la Société visitaient naguère les salles d'un hospice où l'atmosphère est imprégnée de miasmes nauséabonds, vomis par de hideux ulcères; où tout ce qu'on touche, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on respire engendre le dégoût et la honte: Mon ami, dit l'un d'eux à l'Hospitalier qui se trouvait là, y a-t-il longtemps que vous vivez au milieu de toutes ces misères? Mais, Monsieur, oui et non, répond notre confrère avec anxiété, car il pense qu'on veut le changer: oui parce qu'il y a seize ans; non parce que le temps ne m'y dure pas. Oh! je vous en supplie, Monsieur, veuillez me laisser à mon poste, j'y suis habitué, je l'aime! Mot sublime qui, tout à la fois, honore celui qui l'a prononcé et fait l'éloge de notre Association.

Mais ce n'est pas seulement pour nous-mêmes que notre OEuvre devient une source de grâces; elle est aussi, féconde en salutaires résultats pour les malheureux confiés à nos soins.

De cent malades auxquels les Hospitaliers ont cette

année consacré leurs veilles (1), soixante-quinze se sont endormis dans le Seigneur, munis des sacrements de l'Eglise; vingt-quatre se sont rétablis après avoir été administrés; un seul est mort sans confession, et sans doute parce qu'il n'eut pas le temps de nous connaître, car, dès la première nuit, il nous remercia, sous prétexte que notre présence obligeait sa femme de demander asile pour la nuit à une voisine. Combien a été plus heureux cet autre malade qui ne pouvait pas se décider dans la crainte de déranger M. le curé, pendant la nuit. « Eh bien, lui dit l'Hospitalier, après plusieurs refus, récitez au moins avec moi un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de Jésus souffrant et de Marie Immaculée. » — Oh! Monsieur, je le dirai bien tout seul; je me les rappelle encore, » et il commença... Puis on termina par le *Memorare*. La prière, finie « Voulez-vous maintenant, dit notre confrère, que j'aille chercher un prêtre? — Mais, Monsieur, je n'ai rien à vous refuser; je le veux bien. » Aussitôt on éveille la femme pour ne pas laisser seul le malade; quand elle apprend pourquoi on l'a fait venir, elle répète ce qu'avait dit son mari; il ne faut pas déranger M. le curé. « Femme, dit alors le moribond, laisse faire Monsieur, il a été si bon pour moi toute la nuit! j'ai confiance en lui. » Le prêtre arrive; le malade se confesse; le matin il reçoit le pain du voyage, et le soir il était dans l'éternité.

Un Hospitalier s'asseyait, un jour, au milieu d'une pauvre famille dont le chef, étendu sur sa couche, était frappé d'une maladie qui ne laisse aucun espoir. Autour du lit, pleuraient une femme jeune encore et trois enfants en bas âge. Cet homme était un luthérien, marié à une catholique. Notre confrère, pour toucher le cœur de ce pauvre mourant, lui prodigue toutes sortes de soins, va au-

(1) Six cent dix nuits ont été passées.

devant de tous ses désirs ; d'abord il essaye de lui adresser quelques paroles de consolation ; ensuite la conversation s'engage et roule nécessairement sur des questions religieuses. De part et d'autre, on parlait avec calme , avec respect. Tout-à-coup : « Allez , je vous en prie me chercher un prêtre , dit le malade ; il y a longtemps que je désire me faire catholique , il faut que ce soit maintenant. » L'Hospitalier part ; le vénérable pasteur de la paroisse se hâte d'accourir, sa charité le multiplie ; le matin, le soir, à toute heure, il vient visiter cette maison pleine de tant de joie et de tant de douleurs. Il veut lui-même diriger l'instruction, et, pour qu'elle soit plus rapide, il se fait aider par les Hospitaliers. Tous ils sont étonnés de voir avec quelle sainte avidité le nèophyte écoute les leçons de la foi , avec quel élan il aspire aux immortelles espérances de l'Eglise de Jésus-Christ. Son mal , il ne le sent plus ! Toujours prêt à écouter, il voudrait qu'on lui parlât toujours de Dieu. Ah ! c'est que Dieu aussi était là qui instruisait et qui récompensait la prière ; car cet homme avait prié toujours, et, du sein des ténèbres, il avait appelé la lumière. Bientôt se leva radieux le grand jour de l'abjuration ; le malade eut bien désiré la faire solennellement à l'Eglise, mais son état ne le lui permit pas. Cependant, pour donner plus de solennité à cette fête, il pria ses amis les Hospitaliers d'être les témoins de son bonheur, et c'est en leur présence qu'il fut fait enfant de Dieu. Après que l'eau sainte eut coulé sur son front , après une action de grâce pleine de ravissements : « Monsieur le curé, s'écria-t-il dans un saint transport, permettez-moi de vous appeler mon père. — Oui ! lui dit le prêtre avec toute l'onction de la charité, et laissez-moi aussi vous appeler mon enfant ; » et le père et l'enfant se tenaient embrassés dans une étreinte toute céleste. Le lendemain Dieu couronnait dans les cieus la patience angélique du prédestiné.

Une famille, composée de trois membres, le père, la mère et un fils de vingt-sept ans vivait, depuis de longues années dans l'oubli de tous ses devoirs. Quelque temps avant Pâques, le père tombe dangereusement malade; un Hospitalier est appelé pour veiller à son chevet. Les premiers jours, le pauvre vieillard ne voulait entendre parler ni de prêtre, ni de sacrements; mais enfin, vaincu par la grâce, il se confesse et fait ses pâques; la femme, touchée des soins que l'on donnait à son époux, retrouve le chemin de l'église, elle se confesse et fait ses pâques; le jeune homme lui-même, entraîné par leur exemple, se confesse, à son tour, et fait ses pâques. Voilà toute une famille régénérée par vos soins, Messieurs, et qui maintenant, heureuse et reconnaissante, vous bénit tous les jours. Il n'y a rien de brillant dans ce fait, mais qu'il est beau aux yeux de la foi! c'est toute une famille qui revient à Dieu! Qu'il est rare d'obtenir un aussi magnifique résultat!

Dans les prisons et les colonies, nos lectures de piété et nos conférences religieuses n'ont pas des résultats moins heureux.

Quand l'insurrection triomphante dominait la cité, les détenus de Roanne, eux aussi, s'étaient rendus maîtres de la prison. Le moment était favorable; les portes étaient ouvertes, ils pouvaient fuir; ils ne fuirent pas! Qui les retint? Les prisonniers qui avaient écouté nos leçons. Ils firent comprendre à tous que leur devoir était de rester captifs et d'attendre leur jugement.

Un Hospitalier, en voyage, se trouvait, à la tombée de la nuit, dans un quartier solitaire de Grenoble. Tout-à-coup il aperçoit derrière lui un homme d'une tournure peu avenante. Arrivé dans un endroit isolé, cet homme l'arrête: « Monsieur, lui dit-il, je vous ai reconnu; je vous suis depuis longtemps et je désire vous parler. On

m'a placé ici sous la surveillance de la haute police; mais je n'en ai pas besoin, j'espère vivre en honnête homme; j'en ai la ferme volonté. Je n'ai pas oublié vos instructions de Roanne. Tout ce qu'il y a de bon dans mon âme, c'est à vous que je le dois, et je vous en remercie. »

Ces consolantes démonstrations faites par les prisonniers, les vieillards des colonnes nous les font encore tous les jours; et, en supposant même que leurs protestations ne soient pas dégagées de tout autre motif, il n'en reste pas moins établi que nos pauvres ont écouté nos leçons, qu'ils les ont appréciées. Car, ce que nous semons, au milieu des épines et des ronces, ne reste pas éternellement stérile. Quand la maladie frappe nos vieillards, la main divine qui les renverse sur un lit de douleurs, arrache en même temps toutes les illusions de la vie, et alors la grâce féconde des germes de foi restés vivants au fond des cœurs. Nos pauvres des colonnes sont des soldats qui d'avance ont peur du combat, mais qui savent faire leur devoir au moment de l'action; ils portent dans leur cœur le levain du remords et du repentir, et le prêtre en venant les assister à la mort les trouve déjà dans la voie qui mène à Dieu. C'est là ce que proclamait solennellement à Saint-Paul M. le Curé de la cathédrale le jour de notre fête de saint Étienne.

Une consolation bien grande encore c'est de constater que, sous l'influence des instructions qu'elle reçoit, la moitié au moins de ces hommes qui avait si longtemps oublié Dieu, vient maintenant, chaque année, s'asseoir au banquet divin et célèbre avec joie la Pâque nouvelle, le passage de la mort du péché à la vie de la grâce.

Ainsi l'instruction, donnée dans les prisons et les colonnes est une œuvre évangélique, une œuvre éminemment sociale, éminemment moralisatrice. Elle apprend à l'homme à être digne; elle fait naître jusque dans les cœurs

flétris le respect et, quelquefois, l'amour de la vertu ; elle montre à l'un la réhabilitation qu'il espère ; à l'autre l'estime qu'il ambitionne, et ces pauvres déshérités sont tout étonnés de se trouver sur le chemin de l'honneur en suivant le chemin du Ciel.

Mais, hélas ! aujourd'hui les vieillards désertent nos colonnes ; l'aumône que nous leur offrons n'a plus la puissance de les retenir, elle a été diminuée de moitié. Cette réduction, Messieurs, a été imposée à votre Conseil, et parce que le pain a doublé de prix et parce que nos ressources ont été amoindries après qu'une fraude sacrilège nous eût volé le pain des pauvres. Il faut trouver un remède à cet état de choses ; il faut trouver du pain pour sauver des âmes ! car ceux qui nous fuyent, sont ceux-là mêmes qui vivent plus loin de Dieu, et nous ne les reverrons jamais sans l'aumône qui les attire. Mettons-nous donc à la hauteur de la situation et doublons notre offrande. Ah ! si vous voyiez, à votre porte, un vieillard mourant de faim, vous ne lui refuseriez pas le morceau de pain qui doit l'empêcher de mourir ! Messieurs, cette aumône de surrogation, vous la refuserez bien moins encore, lorsqu'il s'agit d'arracher ce même vieillard à une mort infiniment plus affreuse, à la mort éternelle !

Le nombre des associés, que les réceptions de l'année dernière avaient élevé à 1,106, se trouve réduit, par la démission de vingt-un membres qui ont quitté la ville et par le décès de dix-neuf autres, à 1,065. Trois cent soixante-cinq membres actifs et sept cents membres honoraires. Mais les admissions nouvelles ont largement compensé des pertes amenées par la force des choses.

Le Bureau de l'OEuvre est maintenant *rue Tramassac, 34, au 2^{me}.*

COMPTE-RENDU DES RECETTES ET DES DÉPENSES. DE LA SOCIÉTÉ.

18 MAI 1857.

RECETTES.

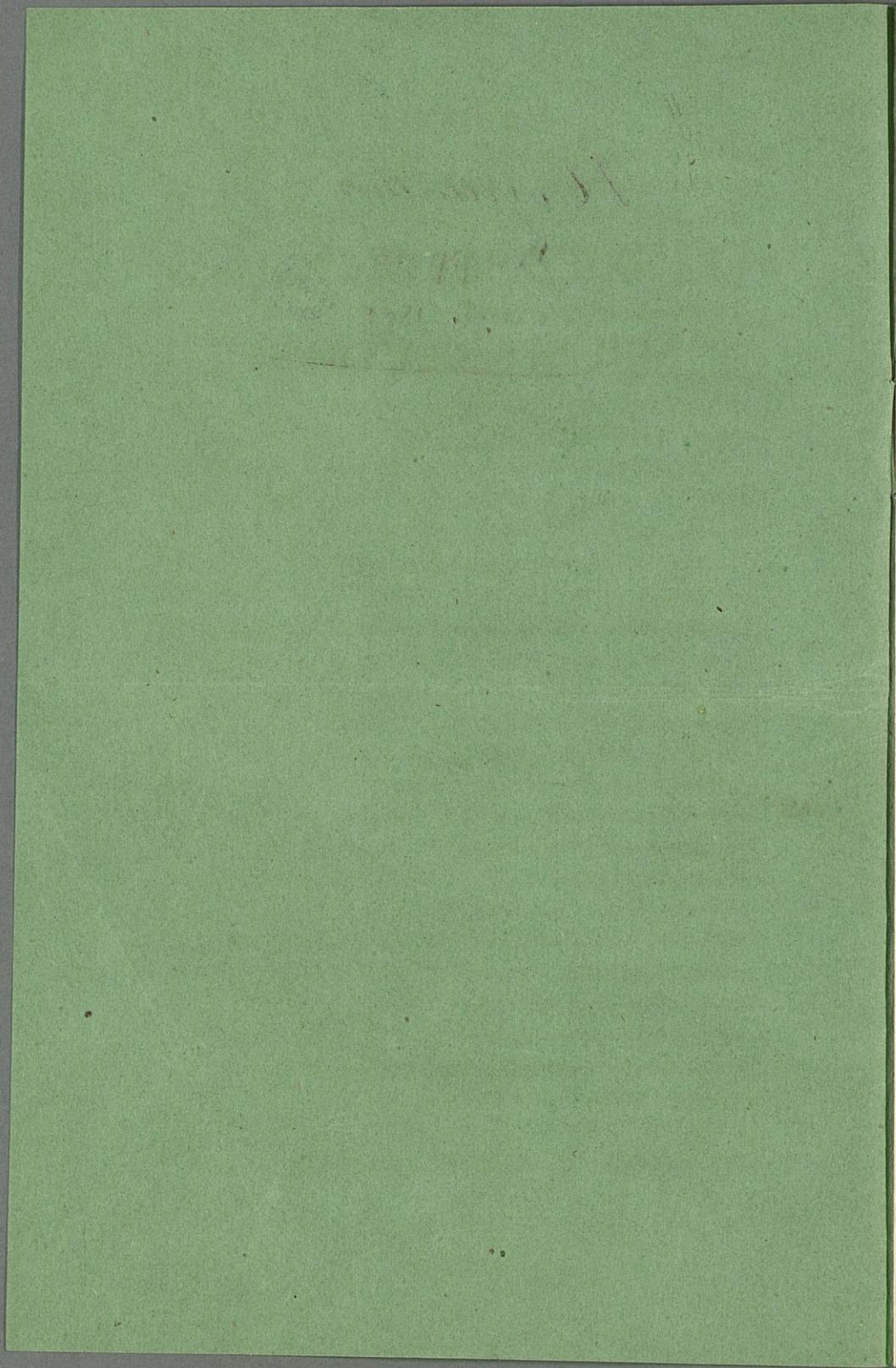
Encaisse de l'année précédente	231 70 ^e
Don de Mgr Franzoni	100 »
Somme retirée de chez le banquier de la Société	1,544 40
Produit des quêtes à Saint-Paul.	77 85
Vente de divers objets	72 10
Rente de M. Quentin.	16 »
Sous-locations	100 50
Dons divers	478 »
Annuités et réceptions	5,857 45
Intérêts de la somme placée.	322 50

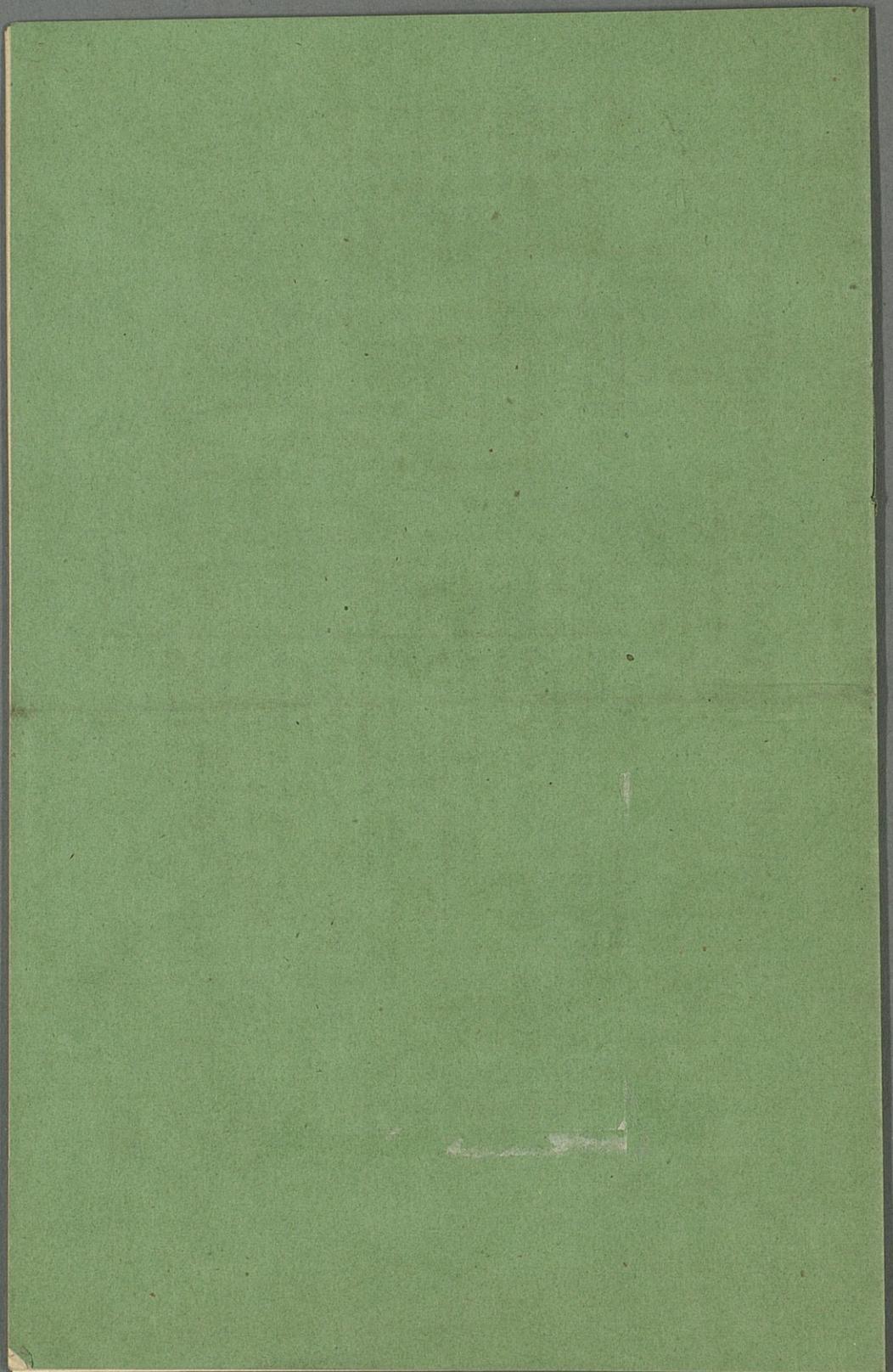
8,592 50

DÉPENSES.

Entretien des colonnes payé par l'économé	4,487 10 ^e
Locations	4,494 »
Distributions de pain	1,996 70
Habilléments	210 60
Quincaillerie pour les colonnes.	178 05
Compté à M. le chef-veilleur	1,000 »
— à M. l'infirmier	850 »
Abonnement à cinq cartes du Dispensaire.	150 »
Frais d'impression, reliures.	298 90
Messes pour la Société et les confrères défunts	61 »
Frais d'assemblée.	34 »
Honoraires du chef du bureau	300 »
— de l'employé du bureau	225 »
Comptes acquittés par le bureau	346 »
Compte du charpentier.	70 »
Encaisse à ce jour.	192 25

8,592 50





RAPPORT

FAIT

A LA SOCIÉTÉ DES HOSPITALIERS SUR SES OEUVRES.

ANNÉE 1857.

Présidence de Monseigneur l'Archevêque de Turin.



LYON.

IMPRIMERIE DE J. NIGON

Rue Dubois, 7.

1857.

RAPPORT

DE LA SOCIÉTÉ DES HOSPITALIERS

sur ses Œuvres.

Paris, 1807.

Le rapport de l'administration des hospices de Paris, pour l'année 1807, est divisé en deux parties. La première, qui est la plus importante, est relative à l'état des hospices eux-mêmes, et à l'administration de leurs biens. La seconde, qui est moins étendue, est relative à l'administration des secours que les hospices ont fournis pendant l'année.

Le rapport de l'administration des hospices de Paris, pour l'année 1807, est divisé en deux parties. La première, qui est la plus importante, est relative à l'état des hospices eux-mêmes, et à l'administration de leurs biens. La seconde, qui est moins étendue, est relative à l'administration des secours que les hospices ont fournis pendant l'année.

Le rapport de l'administration des hospices de Paris, pour l'année 1807, est divisé en deux parties. La première, qui est la plus importante, est relative à l'état des hospices eux-mêmes, et à l'administration de leurs biens. La seconde, qui est moins étendue, est relative à l'administration des secours que les hospices ont fournis pendant l'année.

11

MONSIEUR,

MESSEURS,

L'hospitalité est une grande vertu, et l'histoire ne parle qu'avec une vénération extrême des peuples de l'antiquité chez lesquels cette vertu était en honneur. N'était-ce pas un magnifique spectacle de voir l'étranger prendre place au foyer de la famille, comme s'il en eût été membre? C'est qu'en effet tous les hommes sont frères; ils ont eu le même berceau: et, dans l'enfance des sociétés, la droiture et la simplicité du cœur enseignent bien des choses qu'on ne devrait pas oublier au contact de la civilisation. Cependant, cette fraternité admirable, qui faisait la distinction des mœurs antiques, n'était qu'une vertu purement humaine. Aujourd'hui le Sauveur Jésus lui a imprimé le cachet de sa divinité, et telle que les hospitaliers la comprennent, l'hospitalité n'a plus pour objet le voyageur de la terre; elle constitue une vertu divine.

Autrefois le voyageur entraît sous la tente hospitalière où il se reposait de ses fatigues et réparait ses forces;

puis, quand venait le moment du départ, s'il ignorait sa route, l'hôte lui-même lui servait de guide. Aujourd'hui la malice des hommes s'est fermée à elle-même l'entrée du foyer domestique. Aussi l'Hospitalier n'attend pas que l'infortune se présente au seuil de sa demeure; il a imaginé d'aller lui-même au devant d'elle, et il la trouve sous toutes les formes, soit dans ces immenses hôtelleries où la Religion abrite toutes les infirmités humaines, soit dans ces retraites pénitenciaires où la nécessité sociale enchaîne le crime, soit dans ces pieux asiles où, chaque fois que revient le jour du Seigneur, le pauvre reçoit assistance et instruction, soit enfin dans le réduit même de la misère où nous allons nous asseoir, la nuit, pour veiller au chevet de la douleur. Voilà ce que fait l'Hospitalier, Monseigneur; les hôpitaux, les prisons, les colonnes paroissiales et le grabat du pauvre sont autant d'arènes ouvertes à son inépuisable charité. Mais ce n'est pas tant pour lutter contre des maux physiques qu'il se présente; c'est surtout pour arracher, quand il peut, une âme à l'enfer. Lorsqu'il paraît, c'est la grâce qui s'approche; il est l'envoyé de Dieu, et comme un ange du Ciel il vient annoncer la miséricorde en Jésus-Christ. Car c'est en Dieu que nous avons posé le fondement de la fraternité, et le voyageur que nous environons de notre sollicitude, c'est le pèlerin du grand voyage, c'est l'homme cheminant vers l'éternité. Ainsi nous avons un autre but que la terre; ce que nous faisons pour le corps, c'est pour arriver jusqu'à l'âme que nous le faisons, c'est pour aplanir à cette voyageuse les difficultés de la route, c'est pour lui indiquer la voie et lui montrer le terme: car la fin de l'homme c'est Dieu, et le voyageur n'est pas toujours dans le chemin qui mène à lui.

(Dans l'hospitalité antique, l'hôte et le voyageur se

tendaient la main comme des frères qu'une longue absence a séparés ; c'était l'humanité se saluant elle-même et proclamant sa dignité en face de tous les autres êtres de la création , et c'était beau ! Pourtant , ce n'était que l'homme venant au devant de l'homme. On soupçonnait bien , peut-être, que la divinité pouvait se cacher sous la forme du voyageur , mais ce n'était là qu'une idée vague et confuse et comme un pressentiment de ce qui devait arriver ; c'était le germe de la révélation déposé dans les croyances humaines et témoignant du besoin de l'incarnation divine dans l'humanité. Aujourd'hui le voile est déchiré , la lumière a dissipé les ténèbres , le verbe s'est fait chair, et l'homme a connu toute la dignité du pauvre. Non seulement le pauvre est bien réellement notre frère, non-seulement le pauvre est devenu le frère de Dieu par l'incarnation , mais il est devenu Dieu lui-même ; Jésus-Christ se l'est identifié ; il a voulu ne faire qu'un avec lui. *J'ai eu faim* , dit-il , à ses élus , *et vous m'avez donné à manger ; j'étais infirme , et vous m'avez visité ; j'étais en prison , et vous êtes venu à moi. Eh ! quand donc , Seigneur , avons-nous fait pour vous toutes ces choses ? En vérité , je vous le dis : quand vous l'avez fait au moindre de mes frères , c'est à moi que vous l'avez fait.* Seigneur Jésus, vous avez les paroles de la vie éternelle ! par conséquent le malheureux est un être divin , et ce que font pour lui les Hospitaliers , ce n'est plus à un homme , c'est à Jésus-Christ , c'est à Dieu même qu'ils le font. Dieu pouvait-il mieux nous faire comprendre tout ce qu'il y a de sublime dans la charité , qu'en oubliant lui-même sa grandeur , sa majesté , sa gloire infinie , pour cacher le ciel tout entier sous les haillons de la misère ! O hommes ! vous qui êtes environnés de tout l'éclat du luxe et de la richesse , de toutes les splendeurs de la puis-

sance et de la gloire, vous qui ne connaissez de la pauvreté que le dégoût qu'elle inspire, si vous voulez posséder Dieu, abaissez-vous jusqu'à lui ! Vous n'êtes pas plus grand que le maître, et il est là mystiquement incarné dans toutes les abjections de l'humanité. Si vous le méprisez, si vous rougissez de lui devant les hommes, un jour il rougira de vous devant son père qui est dans les cieux, et alors, *ceux qui ne l'auront pas assisté iront dans l'éternel supplice.*

Quand le pauvre tend la main et qu'on lui donne au nom de Jésus, c'est Dieu qui demande et Dieu qui donne, il demande par le pauvre, il donne par la grâce. Voilà pourquoi l'aumône catholique s'appelle la charité. C'est l'aumône donnée à Dieu et donnée sous l'influence de Dieu ; dans la charité Dieu absorbe tout. L'Hospitalier n'a donc pas seulement l'insigne honneur de servir Dieu dans le pauvre ; il a encore le sublime privilège d'être l'associé du Tout-Puissant, dont l'action divine féconde les stériles œuvres de l'humanité et constitue la force vitale dans le monde de la révélation et de la grâce. Votre association, Messieurs, fondée tout entière sur la charité qui vivifie, est donc un gage de prédestination ; elle est pour l'homme, condamné à dormir sur la terre le sommeil du péché, cette échelle de Jacob, dont le sommet mystérieux laisse entendre la voix divine qui promet et qui donne une patrie au réveil. « *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur.* »

A sa naissance, l'Association des Hospitaliers n'était pas, comme aujourd'hui, remarquable par le nombre de ses membres, et longtemps elle se borna à l'œuvre des prisons et des hospices. Ce n'en était pas moins un touchant spectacle, de voir des hommes oublier les fatigues du travail hebdomadaire, pour glorifier le jour du Sei-

gneur par la pratique de la charité. Ce n'en était pas moins un touchant spectacle de voir ces nouveaux croisés attacher religieusement sur leur poitrine l'image du crucifié, et soutenir les droits de Jésus-Christ, non plus par le glaive, mais par leur mansuétude envers le pauvre et leur énergie contre le respect humain. Si nous cherchions une autre gloire que celle de la céleste patrie, nous pourrions redire ici avec bonheur, et l'admiration de la cité pour notre Oeuvre naissante, et les éloges que lui prodiguait l'autorité elle-même; mais nous travaillons pour Dieu seul et c'est de Dieu seul que nous attendons notre récompense.

Cependant des contestations regrettables s'élevèrent au sein même de la société et semblaient devoir en déterminer la dissolution prochaine. La divine Providence a des secrets impénétrables; et, souvent, quand elle frappe, c'est pour faire jaillir du rocher la source d'eau vive. Aussi quel n'a pas été l'étonnement de tous, lorsque ce troupeau que l'on croyait dispersé, apparut plus serré, plus compact, plus nombreux que jamais au jour de cette manifestation imposante, qui brille dans nos annales comme une époque de régénération (1). C'est que le Seigneur avait appelé de nouveaux ouvriers à sa vigne, et des hommes de tout rang et de tout âge étaient venus briguer l'honneur de travailler avec nous pour le ciel. Au milieu de cette phalange se trouvaient deux chrétiens dont la mémoire nous sera toujours chère. Distingués l'un et l'autre par la naissance, M. DE Verna et M. le marquis DE LAURAS l'étaient plus encore par la noblesse du cœur et l'énergie de leur foi. Le premier n'eut jamais d'autre but, dans les hautes fonctions civiles dont il fut

(1) C'était le jour de l'Ascension 1832.